

**Lorsque la culture urbaine se mêle à la diversité linguistique : Le roman graphique
comme *an urban speech***

When urban culture mixes with linguistic diversity: Graphic novel as an urban speech

Dre Lilia BOUMENDJEL

liliaboumendjel@gmail.com

Université Frères Mentouri. Constantine 1. Algérie

Date de soumission 07/11/2019

date d'acceptation 24/12/2019

Mots clés

Roman graphique – espace urbain - culture urbaine – diversité linguistique – parler jeune

Résumé

Dans la présente contribution, il s'agit d'entamer une réflexion sur la culture urbaine telle qu'elle est conçue et vécue dans les écrits urbains. Au sein du roman graphique *MA TOUTE PETITE DÉPRIME & MOI*, la culture urbaine est largement exposée à travers les personnages qui pratiquent une langue distincte pour chaque interlocuteur. À partir d'une lecture rétrospective de l'article de T. BULOT (2007) « *Culture urbaine et diversité sociolinguistique : une identité en mouvement entre le local et le global* », nous allons tenter d'observer la densité du réseau relationnel et/ou personnel qu'ont les personnages *citadins* du roman graphique avec les autres, mais aussi de relever des indices visu-verbaux qui représentent les caractéristiques du *parler jeune* (T. BULOT).

Abstract

In this contribution, it is a question of initiating a reflection on urban culture as it is conceived and lived in urban writings. In the graphic novel *MA TOUTE PETITE DÉPRIME & MOI*, urban culture is widely exposed through characters who practice a distinct language for each interlocutor. From a retrospective reading of the article by T. BULOT (2007) « *Urban culture and sociolinguistic diversity: an identity in movement between the local and the global* », we will try to observe the density of the relational and / or personal network that the urban characters of the graphic novel have with the others, but also to identify visual-verbal cues which represent the characteristics of young speaking (T. BULOT).

Les études scientifiques basées sur des démarches rétrospectives ont la particularité de rapprocher des contextes conceptuellement différents, mais épistémologiquement proches. Le fait est que les protocoles adoptés permettent de transposer les acceptions scientifiques sous-jacentes les pistes développées par les auteurs, et rendent plus réalisables les éventuelles corrélations que ces derniers proposent.

Ainsi, nous entamons, dans la présente recherche, une lecture rétrospective de l'article de Thierry Bulot (2007), intitulé : « *Culture urbaine et diversité sociolinguistique : une identité en mouvement entre le local et le global* » ; que nous tentons d'apposer sur le roman graphique *Ma toute Petite déprime et Moi* (2007)¹. Le document en question tient ses traits urbains du fait qu'il a pour scène, la ville dans toutes ses dimensions culturels, graphiques, artistiques, et surtout sociolinguistiques, car fortement imprégnée de cultures bigarrées. De même, il fait défiler des personnages qui pratiquent une langue perçue identique pourtant porteuse d'un poids identitaire. Il est donc nécessaire de se pencher sur la configuration sociale qui prend en considération des *spécificités identitaires*² dans la composante des *territoires de références*³ qu'ils soient « *géographiques (par leur ancrage spatial), sociaux (par leurs usages effectifs) que symboliques (par la mise en mots de l'acceptation par autrui de son appartenance communautaire, nationale, groupale...* » (T. Bulot, 2007 : 31). À cet effet, le roman graphique mis à l'étude, offre au lecteur des thèmes diversifiés, des pratiques langagières variées qui dépendent de fonctionnements sociaux relatifs à un milieu urbain, *la ville* comme scène d'échange et de partage.

Dans cette recherche, nous abordons cet aspect avec les interrogations suivantes :

- Le roman graphique *Ma toute Petite Déprime et Moi* renfermerait-il une expression urbaine ?
- Les différentes formes linguistiques voire langagières renfermées dans *Ma Toute Petite déprime et moi*, dont la catégorisation *parler jeune* ferait partie, seraient-elles des produits de l'activité sociale ?

Nous partons du postulat selon lequel le roman graphique mis à l'étude est d'une part, un corpus social où diverses formes langagières, culturelles urbaines sont pratiquées. D'autre part, *Ma toute petite déprime et moi*, cet écrit que nous considérons urbain, intervient pour

¹ Roman graphique de Jim-Gil-Gaston (auteurs), et Gil (illustrateur), 2007.

² T. Bulot (2007).

³ T. Bulot (2007).

confirmer que les langues sont des produits de l'activité sociale où « *les personnes s'y côtoient, échantent, construisent de la langue* » (T. Bulot, 2007 : 32), une langue considérée par T. Bulot comme *parlers (de) jeunes* et qui « *renvoie pour sa part à l'absence de déférence à la norme ; les deux termes sont construits socialement comme des antonymes (des contraires) ou en tout cas comme des polarisations extrêmes des usages actuels du français...* » (T. Bulot, 2012)⁴.



Extrait de *Ma toute petite déprime et Moi*, page 5.

Les langues existent là où des locuteurs les pratiquent. Effectivement, tel que l'explique T. Bulot (2007), ces codes normatifs ne sont pas des « données brutes » mais des produits de l'activité sociale ; puisqu'elles se mélangent en mettant en place des échanges entre pairs par le biais d'un langage diversifié au sein d'un espace commun : La ville. L.-J. Calvet fait « *réfléchir à la fois sur la ville comme fait architectural ou urbanistique (urbs) et comme fait social (civitas)* » (L.-J. Calvet, 2016).

Nous allons observer les « mécanismes socio-langagiers » (L. Labridy, 2009 : 8), caractéristiques distinctives de la ville en prenant en considération la langue et l'espace urbain dans le roman graphique *Ma Toute Petite Déprime et Moi*. Ce qui implique le contexte d'utilisation de la langue, la ou les culture(s) présentes, ainsi que les pratiques et attitudes langagières qui structurent l'espace urbain des personnages-locuteurs.

⁴ Cf. <http://www.cahiers-pedagogiques.com/Grammaire-et-parlers-de-jeunes-Quand-la-langue-n-evolue-plus-mais-continue-de-changer>

Le roman graphique comme corpus sociolinguistique : Le discours urbain en question

Le roman graphique est un *art séquentiel*⁵, où l'association des images et des mots, permet de raconter une histoire ou développer une idée (W. Eisner, 1985). En plus, l'articulation parallèle de l'image et du texte offre une combinaison de codes linguistiques et visuels (T. Groensteen, 2007). Ce type de texte peut être classé comme biographie, fantaisie, science-fiction, fiction historique, etc. (A. Gonzales, 2014)⁶. D'innombrables espaces/temps y sont représentés, ainsi que l'intrigue entre des personnages qui sont différents dans leur psychologie, vécu, croyances, appartenance sociale et culturelle et par ricochet, leurs manières de s'exprimer, de parler.

On ne désigne pas vraiment une typologie précise relative aux romans graphiques. À l'instar des romans classiques en prose, d'innombrables paramètres peuvent entrer dans sa catégorisation, autant de genres et de sous-genres que de types, de catégories, etc. Il est presque impossible de les classer à cause de la grande diversification qu'ils renferment (L. Boumendjel, 2018 1 : 27). Le roman graphique *Ma Toute Petite Déprime et Moi* est catégorisé dans la typologie « *Histoire d'intérêt humain : sont similaires à la fiction traditionnelle et relatent des faits sociaux* » (L. Boumendjel, 2018 1 : 180) abordés avec humour. Il constitue notre corpus sociolinguistique, car il est porteur de culture et discours urbains.

La ville, cette urbanité sociolinguistique semble occuper un univers important dans la trame narrative et argumentative du roman graphique *Ma toute petite déprime et Moi*. Ce dernier est un genre littéraire à part entière de 54 pages. Il est réalisé par Jim, Gil et Gaston, éditions Vents d'Ouest en 2007 et dont l'impression fut achevée par Qualibris. Sous le titre, une phrase apparaît sur la couverture « ... *Et si on s'arrêtait de se plaindre pour rien ?* », ainsi que des notes à la fin du roman « *L'amour qui va pas, le boulot qui vient pas, le temps qu'il fait, le temps qui passe ... On est tous passés par ces moments de désespoir qui durent une heure, une semaine ou des années, voire ... une vie. On finit l'indécence du nanti, où commencent les vrais emmerdements de la vie ? Et si on sortait la tête de notre cafard pour une grande cuillerée d'optimisme ?* » Ces deux extraits résument le contenu du roman graphique mis à l'étude et qui relate des faits sociaux de tous les jours, la vie sociale vécue au quotidien.

⁵ W. Eisner (1985).

⁶ Anita Gonzalez est une spécialiste ELA (English Language Arts) à ORC (Ohio Resource Center), elle détient aussi un doctorat à OSU (The Ohio State University) sur l'apprentissage pour les enfants et les adolescents « *Reading and Literacy in Early and Middle Childhood* ».

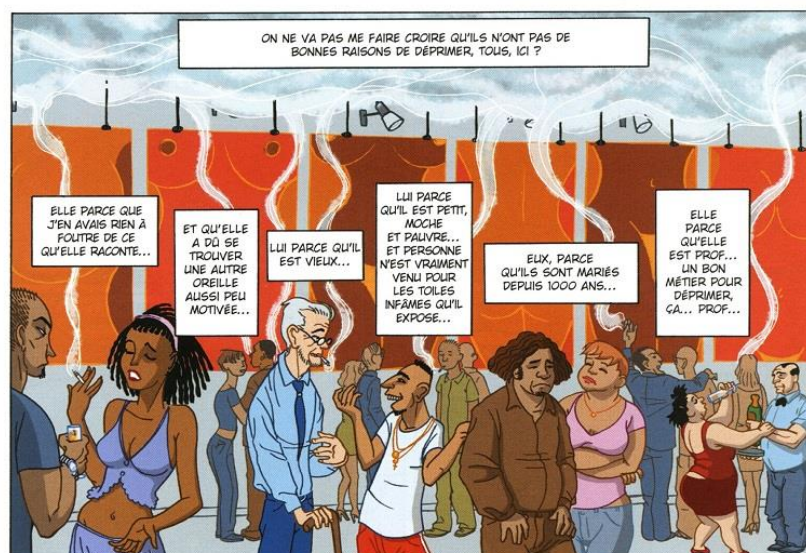
Dans nos recherches précédentes, nous avons observé la mobilité des langues et des cultures dans les romans graphiques (L. Boumendjel, 2018 2). Nous allons dans cette recherche, tenter de vérifier la manifestation de la culture urbaine et de la diversité linguistique voire sociolinguistique dans le roman graphique *Ma Toute Petite Déprime et Moi*. Notre objectif étant l'étude de la relation entre langue, espace, culture et des discours urbains associés.

Interprétation des données

Espaces urbains, cultures urbaines, diversité linguistique

La sociolinguistique urbaine permet d'« apporter une connaissance des systèmes linguistiques, émergents ou en continuité, issus de la culture urbaine » (T. Bulot 2001 : 5). La dynamique *spatio-urbaine* est prise en considération dans tous ses aspects, qu'ils soient spatiaux, linguistiques ou socioculturels ; et donc, par « sa mobilité mise en mots, évaluée socialement en discours, et caractérisée en langue » (T. Bulot, 2001).

Dans notre corpus, et à travers le visuel, des espaces urbains sont mis en relief. L'espace de la galerie d'art par exemple dans le panneau ci-dessous, est une représentation de l'espace-urbain, un espace-échange qui brode un *réseau relationnel intense* où différentes catégories sociales se réunissent (un couple marié depuis « 1000 ans », jeunes et vieux, différentes ethnies, différents métiers, etc.).



Extrait de *Ma toute petite déprime et moi*, page 6.

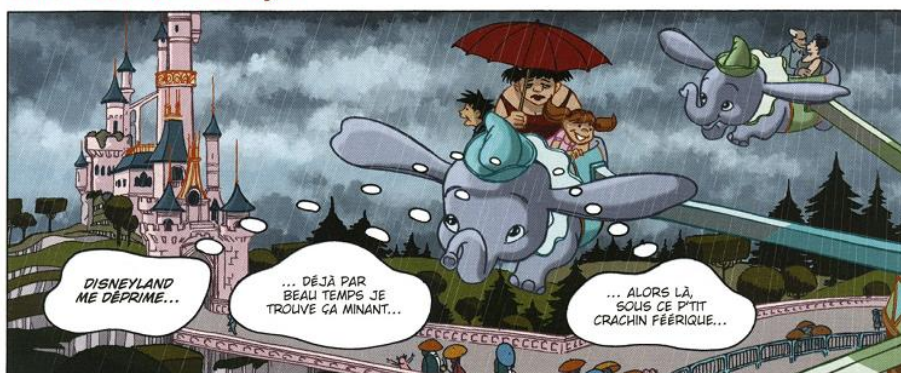
La ville dans *Ma toute petite déprime et Moi*, est aussi représentée comme espace-scène avec des allers-retours entre imaginaires et réalités à travers Paris la capitale, la tour Eiffel, La

Seine, les rues qui arborent une architecture typiquement urbaine (immeubles), ainsi que Disneyland situé à la ville de Paris ou la possibilité de succomber à la magie (voir les panneaux ci-dessous).



Extraits de *Ma toute petite déprime et Moi*, pages 8 & 36.

et si on succombait à la magie ?



Extrait de *Ma toute petite déprime et Moi*, page 39.

La culture urbaine permet une connexion entre locuteurs au-delà des différences culturelles, linguistiques, etc. Vivre en ville se fait sur la base des différences⁷ puisqu'elle constitue un espace multi-culturel, multi-fonctionnel, que le philosophe Eric Corijn (2014) nommera « laboratoire urbain ». Pour E. Cojin (2014), ce dernier subit une coproduction culturelle qui implique un partage de répertoires culturels avec des pairs qui sont pour parfois voire souvent différents les uns des autres.

Dans le panneau suivant par exemple, deux symboles se retrouvent confrontés. McDonald's est une entreprise américaine de restauration rapide, d'après le dictionnaire Larousse en ligne. Une représentation de cette chaîne s'affiche sur le panneau avec l'expression « TRAITRE ». Et de l'autre côté le Cirque Pinder⁸ dont une représentation est affichée clairement dans une

⁷ Cf. Conférence "L'Action Culturelle et Artistique Moteur de la Revitalisation Urbaine". <https://www.youtube.com/watch?v=VEbRF7c1EKU>

⁸ Voyage dans les coulisses du cirque Pinder –Reportage 2003 <https://www.youtube.com/watch?v=W-mysiosOHk>

bulle avec l'expression « RINGARDS ». Il est possible que l'expression « traître » renvoie à une prise de conscience pour la protection de l'environnement⁹ ; et que l'expression « ringards » relèverait probablement des préoccupations de la nouvelle génération des *jeunes* du 21^{ème} siècle qui se tournent beaucoup plus vers un monde virtuel, des jeux vidéos, le street-art, etc.



40

Extrait de *Ma toute petite déprime et moi*, page 40.

Dans le roman graphique *Ma toute petite déprime et Moi*, les mobilités spatiales, sociales et identitaires, créent un *multilinguisme social* où toutes les façons de parler sont à considérer positivement (T. Bulot, 2007), car tous les discours dans leur diversité peuvent apporter une certaine richesse lorsque les pratiques langagières s'impliquent en s'entremêlant.

La pensée interne du personnage principal du panneau ci-dessous du roman graphique mis à l'étude : « *Qu'est-ce que ça me soule de faire mon quota de corvée sociale...* », est exprimée symboliquement par des mots et révélerait probablement le soucis de *l'acceptation par autrui* (T. Bulot, 2007).

⁹ L'entreprise McDonald's est régulièrement la cible de critiques. Cf. Envoyé spécial. Déchets : les fast-foods hors-la-loi ? - 18 octobre 2018 (France 2) <https://www.youtube.com/watch?v=4fVcXixkWn4> et McDonald's France, l'envers du décor ! <https://www.youtube.com/watch?v=I9wjrAnLm4s>

Extrait de *Ma toute petite déprime et Moi*, page 7.

Les langues sont produites par des locuteurs qui partagent une vie sociale dans un espace urbain commun. Dans le contexte urbain, il existe une mise en place d'une identité voulue¹⁰ commune. Toutefois, la langue est perçue comme étant identique aux autres, mais vécue différemment pour chaque locuteur ; lequel se trouve étroitement lié à « une histoire sociale, à ses parcours sociaux géographiques, ses origines décalées-rejetées-assumées » (T. Bulot, 2007) et qui influencent la pratique de la langue, les usages diversifiés du discours. Ce qui amène le locuteur à construire son propre espace identitaire de références, où il n'est plus inscrit dans la formule « Dis moi comment tu parles et je te dirai où tu habites », mais plutôt dans celle de « Écoute moi parler et tu sauras quel est mon territoire » (T. Bulot, 2007). Une hiérarchisation sociale¹¹ s'installe indéniablement. Dans le panneau qui suit, une pratique sociale implique une pratique langagière. Par exemple, les mots *Glam* et *Star* existent habituellement dans les milieux branchés des célébrités qui fréquentent les discothèques huppées (un espace urbain), mais aussi, le parallélisme du personnage féminin qui se trouve dans un état de fragilité physique et psychique extrême, un état durable d'abattement accompagné de tristesse. Le tout est manifesté dans l'expression « le thon neurasthénique qu'on rejette à l'eau sitôt pêché » ; où encore avec la réplique du personnage féminin « ... J'vois pas qui pourrait m'arrêter ! » avec en relief, l'image des standards de la beauté selon

¹⁰ Ce terme est employé avec prudence pour pallier aux différentes formes de discriminations linguistiques et sociales.

¹¹ T. Bulot (2007)

les stéréotypes dictés par la société contemporaine urbaine. Le *particulier* se retrouve ainsi *confronté au normé*.



16

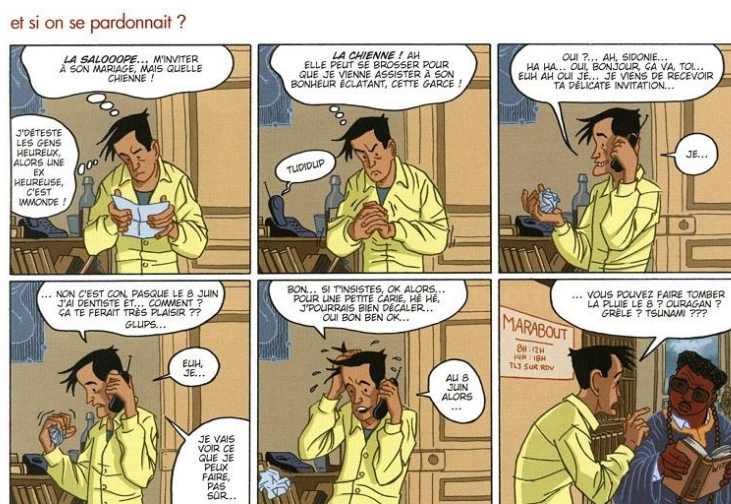
Extrait de *Ma toute petite déprime et Moi*, page 16.

Une *hiérarchisation sociale*¹² implique une forme d'exclusion. L'on s'interroge ainsi sur la nature de cette exclusion : Qui vise-t-elle exactement ? Il devient ainsi primordial de recadrer l'apport épistémologique de l'altérité tel qu'il est exploité dans cet écrit urbain, car tous les codes linguistiques, langues, parures, patois, etc. sont à considérer positivement par la culture qu'ils portent et transmettent, aussi diversifiée qu'elle soit.

Dans les panneaux ci-dessous, l'emploi de l'expression « *les moins riches* », dans la phrase « *quand on est riche, on a les mêmes problèmes qu'avec les moins riches* », éviterait une forme de *discrimination*, de *ségrégation* des *pauvres* en rapport aux *riches*. Mais aussi, des pratiques *glocales* (C. Bierbach, G. Birken-Silverman, 2007) d'une population qui se sent exclue de l'espace public et qui « *essayerait de trouver un arrangement* » (C. Bierbach, G. Birken-Silverman, 2007) pour reprendre l'exclamation extraite du roman graphique où les *laid*s en veulent aux *beaux* : « *putains de beaux !* » et les *pauvres* aux *riches* : « *enculés de riches !* ».

¹² T. Bulot (2007)

Selon T. Bulot (2007), la langue est vécue différemment pour chaque locuteur, pourtant elle est perçue identique aux autres. Car en effet, « *le discours social construit une représentation de la langue commune comme un fait homogène, mono-normé, partagé, partageable et statique, alors que la langue commune est un fait nécessairement hétérogène, pluri-normé, réparti et dynamique, autrement dit en mouvement* » (T. Bulot, 2007 : 33). Et en fin de compte, la diversité linguistique avec ses usages variés stigmatise les locuteurs. Maintenant, si le vecteur de la réussite sociale prend en considération une compétence sociale et non linguistique, pourquoi alors « *le bon usage de la langue* » ? Le *parler jeune*, une des orientations de la sociolinguistique urbaine souvent exploité par T. Bulot, serait-il une menace pour les tenants d'une langue immobile ? (voir panneau ci-dessous).



Le paysage linguistique diversifié en milieu urbain fait que le discours social ne peut avoir une structure finie et ossifiée (T. Bulot, 2007). La *langue commune* dans le panneau ci-dessous est plutôt plurielle, marquée par une culture urbaine.

Extrait de *Ma toute petite déprime et moi*, page 25.

La ville est un espace commun, un espace unifiant mais aussi un espace de ségrégation et urbanisation linguistique (T. Bulot, 2001) ; un espace où rejeter les discriminations passe par la construction des « mots », des « pratiques langagières » (T. Bulot, 2007). À tort, le *parler jeune* est associé aux milieux défavorisés. Il s'oppose à parler « *le belle langue* ». Dans le panneau suivant, l'exemple de la phrase « *être fauché à 50 ans c'est la loose* », expose l'expression d'une population qui se sent légitimement ou non exclue de l'espace public pour reprendre l'expression de T. Bulot. Ce dernier parle de déterminations locales et identifications globales, entre scène de spectacle et spectacle de rue, ces *pratiques glocales* (C. Bierbach, G. Birken-Silverman, 2007) qui constituent des espaces de *re-territorialisation* (T. Bulot, 2004).

et si on comptait sur les autres ?

Extrait de *Ma toute petite déprime et Moi*, page 27.

Selon T. Bulot (2007), en milieu urbain, les acteurs sociaux de tous ordres semblent décider de parler la langue de leur choix. Le *parler jeune*¹³ est construit à partir du contact avec les langues, les cultures et constitue une démarcation sociale.

Dans les panneaux ci-dessous, l'expression *HARA-KIRI* du japonais, désigne le suicide honorable par éviscération dont la symbolique renvoie au sacrifice ; et le mot *KAWA* du maghrébin et en partilier algérien, désigne le café.



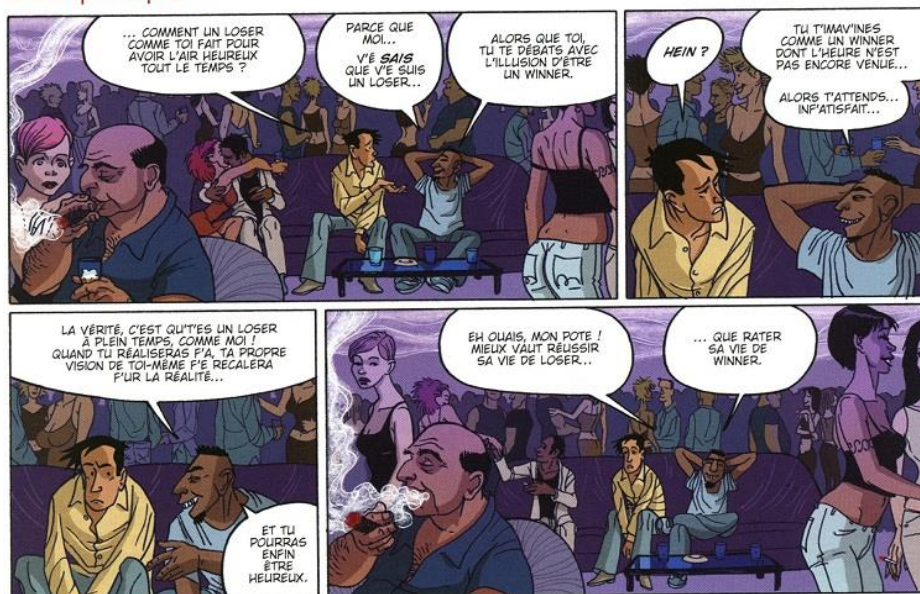
Extraits de *Ma toute petite déprime et Moi*, pages 10 & 36.

Ainsi, dans l'exemple du panneau ci-dessous, le discours *pseudo-philosophique* qui se manifeste dans les échanges entre locuteurs, avec une moralité à la fin : « *Eh ouais mon pote ! mieux vaut réussir sa vie de loser ... que de rater sa vie de winner* » emprunte à l'anglais des mots tels que *winner* et *loser*, deux concepts antonymes qui montrent la *re-connaissance* sociale et identitaire des nouvelles formes urbaines (T. Bulot, 2007). À cet effet, « *le multilinguisme est surtout affaire et du ressort des locuteurs tantôt populaires, tantôt issus des migrations récentes, multilinguisme dont l'aboutissement serait les « parlers jeunes »* » (T. Bulot, 2004).

Toujours est-il, le *parler jeune* (T. Bulot), joue sur *l'alternance des langues* (C. Miller, D. Caubet, 2011), avec notamment l'exemple du mélange anglais-français en milieu urbain.

¹³ Concept emprunté à T. Bulot.

et si on philosophait ?



Extrait de *Ma toute petite déprime et Moi*, page 38.

Avec l'expression urbaine « un *must* du social dans l'entreprise » (voir panneau ci-dessous) ; un *must* est un nom masculin, anglicisme familier qui désigne ce qu'il y a de mieux, ou ce qu'il faut avoir ou faire pour être à la mode dans ce contexte.

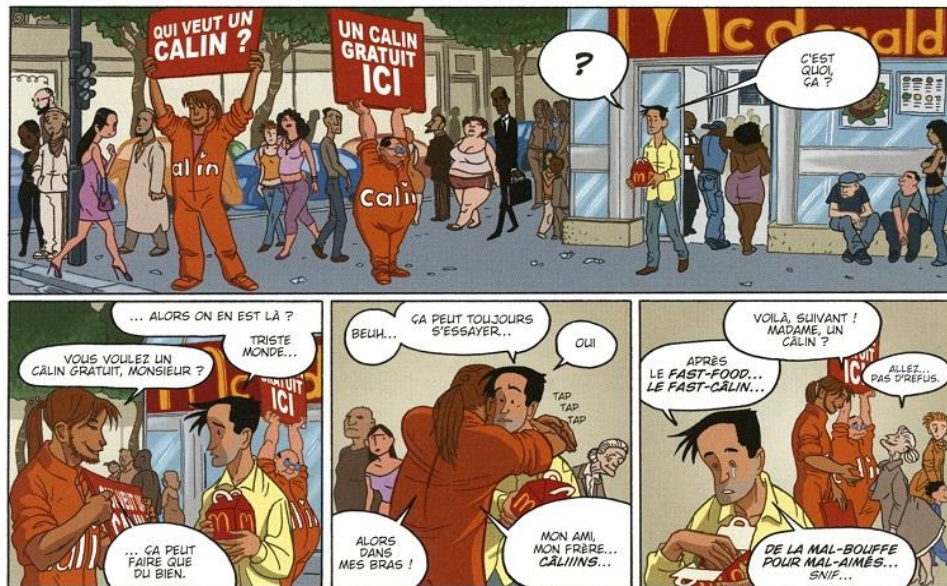


Extrait de *Ma toute petite déprime et Moi*, page 33.

La langue change, mute en rapport étroit avec l'évolution des sociétés dont les codes, les mœurs, les habitudes, sont constamment en mouvement. La diversité sociolinguistique et la culture urbaine mises en corrélation, font émerger de nouvelles pratiques sociales, de nouveaux codes linguistiques, lesquels sont observables dans le quotidien urbain que les différents locuteurs partagent dans le roman graphique *Ma toute petite déprime et moi*. Les expressions « *Qui veut un câlin ?* » et « *Un câlin gratuit ici* », font référence à l'expression anglaise « *Free Hugs* », où l'on propose spontanément des accolades aux gens dans un lieu

public. Ce concept est lancé en 2004 dans un centre commercial de Sydney en Australie pour rompre avec la platitude des grands espaces urbains. Cette culture urbaine est largement popularisée à partir de 2006 suite à la diffusion d'une vidéo sur You Tube. En France, le mouvement *Free Hugs* est utilisé contre la discrimination des victimes du VIH et dont le principe est d'ouvrir les bras pour changer le monde. Dans *Ma toute petite déprime et Moi*, il est présenté sur des affiches brandies et est représenté en français sous forme d'innovation linguistique où le génie d'une langue se manifeste (T. Bulot), pour contrer une forme de solitude observée, avec l'expression : « *Après le fast-food... le fast-câlin...* ».

et si on se faisait de gros poutous ?



Extrait de *Ma toute petite déprime et Moi*, page 41.

Le parler imprégné de culture urbaine « *BRICOLE* » différentes langues pour créer une nouvelle langue. Dans *Ma toute petite déprime et Moi*, il y a emprunt de l'anglais, du maghrébin.

Nous observons également une expression, laquelle de par son emploi, est utilisée pour échapper au stress quotidien de la ville. La présence de l'expression « *farniente obligatoire* ! » dans le panneau ci-dessous, désigne l'oisiveté. Le *farniente* signifie littéralement « ne rien faire » en italien, et est associé à une douceur de vivre, loin du milieu urbain *étouffant*, *stressant*.



Extrait de *Ma toute petite déprime et Moi*, page 43.

Pour Conclure, les signes d'urbanité sont omniprésents dans le roman graphique *Ma toute petite déprime et Moi*. La culture urbaine et la diversité linguistique marquent le roman graphique mis à l'étude. Du visuel au verbal, le *parler jeune* de T. Bulot, est représenté d'une manière explicite dans le roman graphique *Ma toute petite déprime et Moi*. Ce dernier constitue un lieu « *marqué par un multilinguisme récurrent foncièrement citadin* » (T. Bulot, 2007). C'est un espace urbain observé et observable à travers le défilé des panneaux qui représentent l'*espace-scène* (architecture, monuments, etc., qui font référence à la ville) ; mais aussi, l'*espace-discours* manifesté dans une dynamique qui permet de mêler le brassage linguistique à la culture urbaine.

Références bibliographiques

1. BOUMENDJEL, L. (2018) 1. « Le roman graphique : support pour développer l'oral chez les étudiants de Licence de français ». Didactique. Université Frères Mentouri, Constantine 1.
2. BOUMENDJEL, L. (2018) 2. « La mobilité des cultures et de la langue dans le roman graphique : l'utilisation d'un langage sans frontières ». Colloque international « MOBILITÉ SOCIOESPATIALE ET MOBILITÉ LANGAGIÈRE. LA VILLE DANS TOUS SES ÉTATS », Université Frères Mentouri, Agence Universitaire de la Francophonie (AUF), Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC), du 24 octobre 2018. Constantine 1, Algérie.
3. BULOT, T. (2001). « Ségrégation et urbanisation linguistique : l'altérité urbaine définie ou 'l'étranger est une personne' », dans *Diversité Langues VI* <http://www.teluq.quebec.ca/divercite> Télé Université du Québec, 21 pages.

4. BULOT, T. (2004). « Les parlers jeunes et la mémoire sociolinguistique. Questionnements sur l'urbanité langagière », dans Cahiers de Sociolinguistique 9, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 133-147 <https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-sociolinguistique-2004-1-page-133.htm>
5. BULOT, T. (2007). « Culture urbaine et diversité sociolinguistique : une identité en mouvement entre le local et le global ». Zongo Bernard. L'écho de ma langue (enjeux sociaux et culturels de la diversité des langues, TamTam59 / Confluence, pp. 31-37. Halshs-00608595 <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00608595/document>
6. BULOT, T. (2012). « Grammaire et parlers (de) jeunes - Quand la langue n'évolue plus... mais continue de changer », in Les cahiers pédagogiques, n° 453, dossier « Étudier la langue ». <http://www.cahiers-pedagogiques.com/Grammaire-et-parlers-de-jeunes-Quand-la-langue-n-evolue-plus-mais-continue-de-changer>, consulté le 19/12/2019.
7. CALVET, L.-J. (1994). Les voix de la ville, introduction à la sociolinguistique urbaine, Paris, Payot.
8. CALVET, L.-J. (2016). Sociolinguistique urbaine : les villes plurilingues, Repères DoRiF LANGUES ET CITOYENNETÉ - COMPRENDRE LE MONDE POUR AGIR DANS LA SOCIÉTÉ, DoRiF Università, Roma mars 2016, http://www.dorif.it/ezone/ezone_articles.php?id=287
9. EISNER, W. (1985). Comics & sequential art. Tamarac, FL: Poorhouse Press.
10. GONZALES, A. (2014). « Graphic Novels : It's More Than Just a Comic ! An Introduction to the Graphic Novel ». Adolescent Literacy In Pespective, february 2014.
11. GROENSTEEN, T. (2007). The system of comics. (B. Beaty & N. Nguyen, Trans.). Jackson, Mississippi: University Press of Mississippi. (Original work published 1999).
12. LABRIDY, L. (2009). Les flux de langues en milieu urbain : Espaces diglossiques vs espaces ditopiques. Situation sociolinguistique de la ville de Fort-De-France. Linguistique. Université Rennes 2.

13. MILLER, C., CAUBET, D. (2011). « « Parlers jeunes » entre street language et branchitude », in *Economia*, n°12, juil.-oct. 2011.
https://www.academia.edu/19772689/Parlers_jeunes_entre_street_language_et_branchitude